

ne durera pas toujours; patiente, tôt ou tard ton mari te reviendra; ta résignation le touchera; d'ailleurs, il est d'une si faible santé, que son caprice pour cette créature sera certainement le dernier; alors tout reprendra comme par le passé; crois-moi, mon enfant, en pareil cas, une honnête femme souffre, attend et espère.»

— Comment!.. ta mère a osé te...

— Ne l'accuse pas, Florence..... Elle avait si peur de la misère!.. moins pour elle que pour moi, je le répète; et puis son langage n'était-il pas, après tout, celui de la raison, du droit, du fait, et en tout conforme à l'opinion du monde?

— Hélas!.. il n'est que trop vrai...

— Eh bien! soit, me dis-je avec amertume, une fière et légitime révolte m'est interdite... le mariage ne doit plus être pour moi qu'un dégradant servage... j'accepte... J'aurai la bassesse de l'esclave; mais aussi j'aurai sa ruse, sa perfidie... son manque de foi; après tout, la dégradation de l'âme a du bon; elle bannit tout scrupule... anéantit tout remords... De ce moment je fermai les yeux, et, au lieu de lutter contre le courant qui m'entraînait à ma perte, je m'y abandonnai...

— Que veux-tu dire?..

— C'est maintenant, Florence, que j'ai besoin de toute l'indulgence de ton amitié... Jusqu'ici... je méritais quelque intérêt peut-être... mais cet intérêt va cesser...

L'entretien des deux amies fut alors interrompu par la femme de chambre de madame de Luceval.

— Que voulez-vous? lui demanda Florence.

— Madame, c'est une lettre qu'un commissionnaire vient d'apporter de la part de Monsieur.

— Donnez.

— Voici, Madame.

Après avoir lu, Florence dit à son amie:

— Peux-tu disposer de ta soirée et dîner avec moi? M. de Luceval me fait savoir qu'il ne dînera pas ici.

Après un moment de réflexion, madame d'Infréville répondit:

— J'accepte, ma chère Florence.

— Madame d'Infréville dînera avec moi, dit madame de Lu-

ceval à la femme de chambre; et faites dire à ma porte que je n'y suis absolument pour personne.

— Oui, Madame, répondit mademoiselle Lise.

Et elle sortit.

III

Nous quitterons un instant les deux amies pour nous occuper de M. de Luceval. Celui-ci, ainsi qu'il venait de le faire savoir à sa femme, ne devait pas dîner chez lui.

Voici pourquoi:

Il avait, nous l'avons dit, quitté madame de Luceval très-furieux, très-décidé à user de ses droits et à lui faire subir ses volontés et ses fantaisies pérégrinatoires.

Il n'était encore qu'à quelques pas de sa demeure, lorsqu'il fut abordé par un homme de quarante-cinq ans environ, d'un extérieur distingué, mais dont les traits fatigués, flétris, portaient l'empreinte et les rides d'une vieillesse précoce; sa physionomie, dure, froide et hautaine, prit, à l'aspect de M. de Luceval, une expression de courtoisie banale, et, le saluant avec une extrême politesse, il lui dit:

— C'est à monsieur de Luceval que j'ai l'honneur de parler?

— Oui, Monsieur...

— J'allais chez vous, Monsieur, pour vous faire à la fois des excuses et des remerciements.

— Avant de recevoir les uns et les autres, pourrai-je du moins savoir, Monsieur?..

— Qui je suis?... Pardon, Monsieur, de ne pas vous l'avoir dit plus tôt... Je suis M. d'Infreville, et mon nom... ne vous est pas inconnu, je pense?..

— En effet, Monsieur, répondit M. de Luceval en paraissant se remémorer quelque circonstance, nous avons des amis communs... et je me félicite de la bonne fortune qui me met à même de vous connaître personnellement, Monsieur... Mais nous ne sommes pas éloignés de chez moi, et si vous voulez bien m'accompagner... je me mettrai tout à vos ordres.

— Je serais d'abord désolé, Monsieur, de vous donner la peine de retourner chez vous... Puis, s'il faut tout vous dire, ajouta M. d'Infreville en souriant, je craindrais de rencontrer madame de Luceval.

— Et pourquoi cela, Monsieur?

— J'ai eu de si grands torts envers elle, Monsieur... qu'il faudra que vous soyez assez bon pour faire agréer mes excuses à madame de Luceval avant que j'aie l'honneur de lui être présenté.

— Pardon, Monsieur, dit le mari de Florence de plus en plus surpris, je ne vous comprends pas...

— Je vais m'expliquer plus clairement, Monsieur... Mais nous voici aux Champs-Élysées; si vous le voulez bien, nous causerons en marchant.

— Comme il vous plaira, Monsieur.

Et M. de Luceval, qui mettait aussi dans sa marche l'activité dont il était possédé, commença d'arpenter le terrain à pas précipités, accompagné ou plutôt suivi de M. d'Infreville, qui, débile et usé, avait grand'peine à se tenir au niveau de son agile interlocuteur; néanmoins, continuant l'entretien, il reprit d'une voix déjà un peu haletante :

— Il est vrai, Monsieur, lorsque tout à l'heure j'ai eu l'honneur de vous dire mon nom... et d'ajouter que sans doute il ne vous était pas inconnu, vous m'avez répondu qu'en effet nous avions des amis communs... et je... Mais, pardon... j'ai une grâce à vous demander, dit M. d'Infreville en s'interrompant tout essoufflé.

— De quoi s'agit-il, Monsieur?

— Je vous prierais de marcher un peu moins vite... je n'ai pas la poitrine très-forte... et, vous le voyez, je suis haletant.

— C'est au contraire à moi, Monsieur, de vous prier d'ex-

cuser la précipitation de ma marche; c'est une mauvaise habitude dont il est difficile de se défaire... d'ailleurs, si vous le désirez, nous pouvons nous asseoir; voici des chaises...

— J'accepte, Monsieur, dit M. d'Infreville en se laissant tomber sur un siège, j'accepte avec grand plaisir.

Les deux interlocuteurs commodément établis, M. d'Infreville reprit :

— Permettez-moi de vous faire observer, Monsieur, que mon nom doit vous être connu par un autre intermédiaire que celui de nos amis communs.

— Par quel intermédiaire, Monsieur?

— Mais... par celui de madame de Luceval.

— Ma femme?

— Sans doute, Monsieur, car, quoique je n'aie pas eu jusqu'ici l'honneur de lui être présenté, ainsi que je viens de vous le dire (et c'est ce dont je venais un peu tard m'excuser auprès de vous), ma femme étant intimement liée avec madame de Luceval, nous ne sommes pas, grâce à elles, étrangers l'un à l'autre; leur intimité a commencé au couvent; elle a toujours continué, puisque ces dames se voient presque journellement, et...

— Pardon, Monsieur, dit M. de Luceval en interrompant son interlocuteur et le regardant avec une nouvelle surprise, il y a sans doute quelque erreur?

— Quelque erreur?

— Ou quelque confusion de noms.

— Comment cela, Monsieur?

— Je quitte rarement madame de Luceval; elle reçoit fort peu de monde, et je n'ai jamais eu le plaisir de voir chez elle madame d'Infreville.

Le mari de Valentine parut ne pas croire à ce qu'il entendait, et reprit d'une voix oppressée :

— Vous dites, Monsieur?..

— Que je n'ai jamais eu l'honneur de voir madame d'Infreville chez ma femme...

— C'est impossible, Monsieur... ma femme est sans cesse chez la vôtre!

— Je vous répète, Monsieur, que jamais je n'ai vu madame d'Infreville chez madame de Luceval.

— Jamais!.. s'écria le mari de Valentine, avec une telle

expression de stupeur, que M. de Luceval le regarda tout surpris, et reprit :

— Aussi, Monsieur, vous faisais-je observer qu'il y avait sans doute confusion de noms... lorsque vous me disiez que ma femme recevait journellement la vôtre.

M. d'Infreville devint livide ; de grosses gouttes de sueur coulèrent de son front chauve. Un sourire amer et courroucé contracta ses lèvres blafardes ; puis se dominant et voulant, aux yeux d'un étranger, prendre, comme on dit, la chose en homme de bonne compagnie, il reprit d'un ton sardonique :

— Heureusement... cela se passe *entre maris*, Monsieur... et nous devons avoir un peu de compassion les uns pour les autres... Après tout... chacun son tour, car l'on ne sait pas ce qui peut arriver...

— Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Ah!.. ma vague défiance n'était que trop fondée... murmura M. d'Infreville avec une rage concentrée, que ne me suis-je informé plus tôt de la vérité!.. Oh! les femmes!.. les misérables femmes!

— Encore une fois, Monsieur, veuillez vous expliquer...

— Monsieur, reprit M. d'Infreville d'un ton presque solennel, vous êtes un galant homme, je me confie à votre loyauté, certain que votre témoignage ne me fera pas défaut lorsqu'il s'agira de confondre et de punir une infâme... Car, maintenant, je devine tout... Oh! les femmes!.. les femmes!..

M. de Luceval, craignant que les exclamations de son compagnon n'attirassent l'attention d'autres personnes assises non loin d'eux, tâchait de le calmer, lorsque, par hasard, il aperçut le valet de pied chargé par l'amie de Valentine de mettre une lettre à la poste.

Ce garçon, un peu niais, un peu flâneur, s'en allait dandinant, tenant la missive à sa main. M. de Luceval, le voyant porteur d'une lettre sans doute écrite par Florence après la vive explication du matin, céda à un invincible mouvement de curiosité. Il appela le valet de pied, qui accourut, et lui dit :

— Où allez-vous ?

— Monsieur, je vas acheter des violettes pour madame la marquise, et mettre cette lettre à la poste.

il la montra à son maître.

Celui-ci la prit, jeta les yeux sur l'adresse, ne put retenir un mouvement de surprise ; puis, se remettant, il dit au domestique en le congédiant du geste :

— C'est bien... je me charge de cette lettre.

Le valet de pied s'étant éloigné, M. de Luceval dit au mari de Valentine :

— Excusez-moi, Monsieur... mais j'ai obéi à je ne sais quel pressentiment qui ne m'a pas trompé... Cette lettre de ma femme est adressée à madame d'Infreville...

— Mais alors, s'écria le mari de Valentine avec une lueur d'espoir, vous voyez donc bien que, du moins... ma femme et la vôtre sont en correspondance...

— Il est vrai, Monsieur ; mais je l'apprends aujourd'hui pour la première fois.

— Monsieur... je vous adjure... je vous somme d'ouvrir cette lettre... elle est adressée à ma femme... je prends sur moi toute la responsabilité...

— Voici cette lettre, Monsieur, lisez-la, répondit M. de Luceval non moins intéressé à connaître la vérité que M. d'Infreville.

Celui-ci, après avoir lu le billet, s'écria :

— Lisez, Monsieur... c'est à devenir fou... car, dans cette lettre, votre femme, rappelant à la mienne qu'elles ont passé toute la journée d'hier ensemble, journée non moins agréable, ajoute-t-elle, que celle de mercredi, l'invite à revenir dimanche...

— Et moi je vous jure sur l'honneur, Monsieur, reprit M. de Luceval après avoir à son tour lu la lettre de Florence avec ébahissement, je vous jure qu'hier ma femme s'est levée à midi... que je l'ai décidée, à grand'peine, à sortir en voiture avec moi vers les trois heures ; nous sommes ensuite rentrés pour dîner, et, après dîner, deux personnes de nos amies sont venues passer la soirée avec nous... Quant à la journée de mercredi, je me rappelle parfaitement que je suis venu plusieurs fois chez ma femme, et je vous affirme de nouveau sur l'honneur, Monsieur, que madame d'Infreville n'a pas passé la journée chez nous.

— Mais enfin, cette lettre, Monsieur, comment l'expliquez-vous ?

— Je ne l'explique pas, Monsieur, je me borne à vous dire ce qui est... J'ai autant que vous à cœur, croyez-le bien, de pénétrer ce mystère.

— Oh! je me vengerai! s'écria M. d'Infreville avec une fureur concentrée. Maintenant, je n'ai plus de doute! Ayant appris que depuis quelque temps ma femme s'absentait parfois des journées entières, cela m'a donné de vagues soupçons.... Je lui ai demandé la cause de ces absences, elle m'a répondu qu'elle allait souvent passer ses journées auprès d'une de ses amies de couvent nommée madame de Luceval... Ce nom était si honorable, la chose si possible, l'accent de ma femme si sincère, que je la crus comme un sot... Cependant, je ne sais quelle méfiance instinctive, jointe au désir de faire auprès de vous, Monsieur, une démarche convenable, m'a décidé à venir vous trouver, et vous voyez ce que je découvre... Oh! la misérable! l'infâme!..

— De grâce, calmez-vous, dit M. de Luceval en tâchant d'apaiser le courroux de son interlocuteur; l'animation de notre entretien attire les yeux sur nous... on nous regarde; prenons un fiacre... et allons à l'instant chez moi, Monsieur, car il faut que ce mystère s'éclaircisse; je frémis de penser que ma femme, par une complaisance indigne, s'est rendue peut-être complice d'un odieux mensonge... Venez, Monsieur, venez... Je compte sur vous, comptez sur moi; c'est un devoir pour les honnêtes gens de s'entraider, de se soutenir en de si funestes circonstances; il faut que justice se fasse, il faut confondre les coupables.

— Oh! oui, Monsieur, union et vengeance... vengeance implacable! murmura M. d'Infreville.

Et son émotion augmentant sa faiblesse, il fut obligé de s'appuyer sur le bras de son compagnon, pour gagner, tout tremblant de colère, une voiture où tous deux montèrent.

Ce fut environ une heure après cette rencontre fortuite et fâcheuse des deux maris, que Florence reçut un billet de M. de Luceval qui lui annonçait qu'il ne dînerait pas chez lui.

Pendant que l'orage conjugal s'amasse de plus en plus menaçant, nous retournerons auprès des deux jeunes amies, restées seules par suite du départ de la femme de chambre qui venait d'apporter la lettre de M. de Luceval.

IV

Lorsque, après le départ de la femme de chambre, madame de Luceval et madame d'Infreville se trouvèrent seules, celle-ci dit à son amie :

— Tu m'as proposé de finir la journée ici : j'ai accepté ton offre, ma bonne Florence, autant pour rester auprès de toi que pour donner, en cas de malheur, quelque apparence de vérité à mon mensonge...

— Mais, ma lettre?..

— Je serai censée m'être croisée avec elle... et être venue chez toi après la lettre envoyée.

— C'est juste...

— Maintenant, mon amie... je réclame toute ton indulgence, peut-être aussi ta compassion pour ce qui me reste à te confier...

— Compassion! indulgence! est-ce que tout cela ne t'est pas assuré d'avance, pauvre Valentine?.. Malheureuse comme tu l'étais en ménage, froissée, humiliée, dégradée, qui ne te plaindrait? Mais voyons, je t'écoute...

— Je ne sais si je t'ai dit que nous occupions le premier étage de l'hôtel de M. d'Infreville; des fenêtres de ma chambre à coucher on plonge directement dans un petit jardin dépendant du rez-de-chaussée de la maison voisine. Trois mois environ avant que j'eusse découvert que mon mari avait une maîtresse, et alors qu'il était encore très-souffrant, le jardin et le rez-de-chaussée dont je te parle, inhabités depuis quelque temps, subirent de grands changements; le genre de vie que je menais alors me retenait presque constamment chez moi, la mauvaise santé de mon mari l'empêchant de sortir. C'était au commencement de l'été. Retirée dans ma chambre, pour être plus *chez moi* lorsque M. d'Infreville n'avait pas besoin

de mes soins, je travaillais souvent auprès de ma fenêtre ouverte. La saison était magnifique. Je remarquai ainsi les changements que l'on faisait au jardin voisin; ils étaient singuliers, mais ils annonçaient autant de goût que d'originalité; peu à peu, dans mon triste désœuvrement, ma curiosité s'éveilla... Je voyais chaque jour les ouvriers exécuter ces travaux, sans apercevoir jamais le nouvel habitant du rez-de-chaussée: j'assistai de la sorte à la transformation d'un jardin assez maussade en un lieu délicieux; une serre remplie de plantes rares, et communiquant à l'une des pièces de l'appartement, fut appuyée au mur du midi; le mur qui lui faisait face disparut sous une grotte de pierres rocheuses entremêlées d'arbustes. De l'un des côtés de ce rocher, une cascade retombait dans un large bassin, et répandait partout la fraîcheur... Enfin, une galerie de bois rustique, recouverte en chaume et espacée par des arceaux, dissimulait l'autre pan de muraille dont était entouré ce jardin, qui fut bientôt tellement encombré de fleurs, que, de ma fenêtre, il ressemblait à un gigantesque bouquet... Tu comprendras tout à l'heure pourquoi j'entre dans ces détails.

— Mais ce ravissant séjour, au milieu de Paris, c'était un petit paradis!

— C'était charmant, en effet, car les murailles disparaissaient sous les plus riants aspects. Une volière dorée, remplie d'oiseaux magnifiques, s'éleva au milieu d'une pelouse de gazon; une sorte de *verandah* indienne, formant une légère galerie couverte, fut construite devant les fenêtres du rez-de-chaussée, et meublée de sofas, de coussins tures et d'épais tapis; on y transporta aussi un piano. Cette galerie à jour, au besoin abritée par des stores, offrait pour l'été une retraite pleine d'ombre et de fraîcheur.

— En vérité, c'est un conte des *Mille et une Nuits*! Quelle imagination ne fallait-il pas pour rassembler tant de merveilles de goût et de bien-être dans un si petit espace!... Et l'inventeur ne paraissait pas?

— Il ne parut que lorsque tous ces arrangements furent terminés...

— Et déjà tu n'avais pas été assez curieuse pour tâcher de savoir quel était ce mystérieux voisin? Moi, je te l'avoue... je n'aurais pas résisté à la tentation.

Valentine sourit tristement et reprit :

— Le hasard avait voulu que la sœur d'un vieux maître d'hôtel de M. d'Infreville fût l'unique servante de ce mystérieux voisin. Renseignée par son frère, cette femme avait même indiqué à son maître cet appartement et ce jardin; un jour, cédant à ma curiosité, je demandai à notre maître d'hôtel s'il savait qui devait venir habiter le rez-de-chaussée de la maison voisine; il me dit que sa sœur était au service de ce nouveau locataire. J'appris ainsi sur lui certains détails qui déjà n'excitèrent que trop mon intérêt.

— Vraiment! Et qui était-il, ma chère Valentine?

— Il n'y avait pas au monde, disait-on, d'âme meilleure et plus généreuse que la sienne. Pour t'en donner un exemple entre plusieurs, lorsqu'à la mort d'un oncle dont il héritait de biens assez considérables, il voulut prendre plusieurs domestiques, cette vieille servante, dont je t'ai parlé et qui avait été sa nourrice, lui dit, les larmes aux yeux, que jamais elle ne pourrait s'habituer à voir chez lui d'autres serviteurs qu'elle. En vain il lui promit qu'elle serait au-dessus de tous et considérée comme femme de confiance, elle ne voulut entendre à rien... Lui, dans sa bonté parfaite, n'insista pas, et, malgré sa nouvelle fortune, il garda uniquement à son service cette vieille servante... Cela te semble puéril, peut-être, ma chère Florence, mais...

— Que dis-tu?... au contraire... je trouve ce sentiment d'une délicatesse touchante. Souvent il n'en faut pas davantage pour juger sûrement d'un caractère.

— Aussi, de ce moment je jugeai notre voisin bon et généreux... J'appris aussi, avant de l'avoir connu, qu'il se nommait MICHEL RENAUD...

— Ah!... mon Dieu!... s'écria madame de Luceval, Michel Renaud?

— Sans doute... Mais qu'as-tu donc, Florence?

— Voilà qui est étrange...

— Achève...

— Est-il fils du général Renaud mort dans les dernières guerres de l'empire?

— Oui... Tu le connais?

— Il est cousin de M. de Luceval.

— Michel!!!

— Et il ne se passe presque pas de jour que mon mari ne me parle de lui...

— De Michel?

— Sans doute... Mais je ne l'ai jamais vu; car, bien qu'il ait été prévenu du mariage de M. de Luceval avec moi, comme tous les membres de sa famille... il n'est pas encore venu nous voir... Cela ne m'étonne guère... car mon mari n'a jamais eu que peu de relations avec lui...

— En vérité, ce que tu m'apprends me confond... Michel... le cousin de ton mari?... Et comment, et à quel propos M. de Luceval te parle-t-il donc si souvent de Michel?...

— Hélas! ma pauvre Valentine, à cause d'un défaut qui m'est, à ce qu'il paraît, commun avec M. Michel Renaud, défaut qui fait mon bonheur, défaut qui devrait être la sécurité de mon mari, et qui fait son désespoir; mais les hommes sont si aveugles!

— De grâce, explique-toi.

— Tu le sais, au couvent, j'étais signalée comme une incurable paresseuse... Que de remontrances! que de punitions j'ai subies pour ce cher défaut!

— Il est vrai.

— Eh bien! mon défaut a pris des proportions incroyables... si incroyables, qu'il est devenu presque une qualité.

— Que veux-tu dire?

— Figure-toi que, loin de vouloir les imiter, j'éprouve la plus grande compassion pour ces malheureuses femmes que leur fol amour jette dans le tourbillon de ses fêtes: tristes plaisirs dont la seule pensée me donne le frisson; car, hélas! n'est-ce pas, Valentine, on en a vu, de ces infortunées, de ces martyres volontaires, aller chaque jour jusque dans trois ou quatre bals ou soirées, sans compter les spectacles!... or, pour peu qu'elles soient coquettes avec cela... c'est à faire frémir... Courir chez ses couturières, chez ses marchandes de modes, chez sa fleuriste; s'habiller, se déshabiller, essayer des robes, se faire tirer les cheveux, s'emprisonner dans un corset, faire trois toilettes par jour... danser, valser, galoper, polker. Non, vois-tu, Valentine, il faut avoir des membres d'acier, des tempéraments d'acrobate pour se résigner à de tels exercices... et cela, tous les jours, tous les soirs, toutes les nuits, pendant quatre à cinq mois de l'année!... Ah! ma

chère Valentine, qu'il y a loin de cette furie de *délassements*, dont un seul suffirait à me harrasser, au délicieux repos que je goûte dans ce fauteuil, où je passe ma vie, trouvant d'impensables jouissances dans l'indolente contemplation du ciel, des arbres, du soleil! L'hiver arrive-t-il? je me trouve tout aussi heureuse de me dorloter au coin de mon feu, ou sous mon édredon, en entendant grésiller le givre à mes carreaux. Que te dirai-je? je savoure enfin en toute saison le suprême bonheur *de ne rien faire*; rêvant, songeant... tantôt éveillée... tantôt à demi endormie, lisant parfois quelques poètes, parce qu'il y a, pour ainsi dire, après chaque vers, un long repos pour la pensée... Je suis enfin capable, faut-il t'avouer cette énormité? de rester toute une journée couchée sur l'herbe... tantôt occupée à dormir, tantôt à regarder passer les nuages, à écouter le vent dans la feuillée, le bourdonnement des insectes... le murmure de l'eau; en un mot, ma pauvre Valentine, jamais sauvage rêveuse et paresseuse n'a ressenti plus délicieusement que moi la béatitude infinie d'une vie libre, oisive et indolente; aussi, personne n'est plus que moi religieusement reconnaissante envers le bon Dieu, qui nous a douées de félicités si simples et si faciles... Mais, Valentine, reprit la jeune femme en regardant son amie avec surprise, qu'as-tu donc? Ces regards inquiets... cette émotion que tu contiens à peine... Valentine, encore une fois, je t'en supplie, réponds-moi...

Après un moment de silence, madame d'Infreville, passant sa main sur son front, reprit d'une voix légèrement altérée:

— Écoute... la fin de mon récit, Florence; tu devineras... ce que je ne puis... ce que je n'ose te dire... en ce moment...

— Alors, parle... parle... je t'en prie...

— La première fois que je vis Michel, reprit Valentine, il était sous cette espèce de galerie couverte dont je t'ai parlé... Il y passait sa vie durant l'été; cachée derrière ma persienne, je pus l'examiner à loisir; je ne crois pas que l'on puisse imaginer des traits plus beaux que les siens... A demi couché sur un divan turc, vêtu d'une longue robe de chambre de soie de l'Inde... il fumait un narguilèh dans une attitude de nonchalance tout orientale... le regard fixé sur son jardin encombré de fleurs, il semblait écouter avec ravissement le murmure de la cascade et le gazouillement des beaux oiseaux de

sa volière... puis il prit un livre, qu'il déposait de temps à autre comme pour songer à ce qu'il venait de lire... Deux de ses amis survinrent... L'un passe à juste titre pour un des hommes les plus éminents, les plus célèbres de ce temps-ci, c'était M. ***.

— Certes, il n'est pas de personnage plus illustre et plus justement considéré.

— Je le connaissais de vue et de réputation; sa très-haute position, la différence d'âge qui existait entre Michel et lui, me firent trouver sa visite, chez ce jeune homme inconnu, presque extraordinaire.

— En effet, cette visite me semble flatteuse pour notre cousin.

— Michel l'accueillit avec une affectueuse familiarité. Il me parut que M. *** le traitait sur le pied d'une égalité parfaite; un long entretien commença; éloignée ainsi que j'étais, je ne pouvais rien entendre. Pour compenser cet empêchement, et, toujours cachée par mes persiennes, je pris une lorgnette de théâtre, et j'étudiai curieusement la physionomie de Michel pendant cette conversation; je distinguais jusqu'au mouvement de ses lèvres; je trouvais un singulier attrait dans cet examen, et, sans deviner le sujet de l'entretien, je m'aperçus facilement qu'une discussion animée s'était élevée entre M. *** et Michel... D'abord, celui-ci parut être énergiquement combattu; mais bientôt je vis à l'expression du visage de M. *** qu'il se laissait peu à peu convaincre par Michel... mais non sans résistance. Parfois, cependant, un signe d'assentiment spontané témoignait de l'avantage que prenait Michel, et qui finit par lui rester; je ne puis te peindre le charme des traits de ton cousin pendant ce long entretien; à leur mobilité, à ses gestes, je voyais qu'il employait tour à tour une chaleureuse éloquence, une fine raillerie, ou de graves raisonnements pour répondre à ses interlocuteurs et les ramener à son opinion; ceux-ci marquaient leur adhésion tantôt par un sourire, tantôt par leur air convaincu ou entraîné. Cet entretien dura longtemps; lorsqu'il fut terminé, les amis de Michel prirent congé de lui, avec un redoublement de cordialité; il fit mine de vouloir se lever pour les accompagner, mais eux le forcèrent gaiement à rester étendu sur son divan, semblant lui dire qu'ils savaient trop combien il en coûterait

à sa paresse pour se déranger. J'ai su depuis que M. *** , ayant à prendre une résolution très-importante, était venu, ainsi que cela lui arrivait souvent, consulter Michel, dont le tact était exquis et le jugement aussi élevé que solide... Que te dirai-je, mon amie? Dès ce premier jour, qui me permettait déjà d'apprécier Michel, quoique jamais je ne lui eusse parlé... j'éprouvai pour lui un intérêt qui ne devait, hélas! que prendre trop de place dans ma vie...

Et la jeune femme resta un moment silencieuse.

A mesure que Valentine parlait, Florence s'intéressait d'autant plus à ce récit et au héros de ce récit, qu'elle lui trouvait de nombreux points de contact avec son caractère, avec ses goûts, avec ses penchants à elle... M. de Luceval, en lui parlant de la paresse incurable de son *cousin Michel*, en manière d'épouvantail, ne lui avait jamais rien dit de ce qui pouvait excuser ou poétiser cette disposition morale et physique à l'indolence.

Florence comprit alors la surprise, et peut-être même le sentiment de jalousie involontaire que Valentine n'avait pu dissimuler, alors que son amie lui développait ingénument sa théorie de la paresse et les délices qu'elle y trouvait...

Sans doute, madame d'Infreville ne pouvait être aucunement jalouse de madame de Luceval; c'eût été de la folie. Florence ne connaissait pas Michel Renaud, et elle se montrait trop sincère amie pour vouloir le connaître plus tard, dans quelque sournis dessein de rivalité.

Néanmoins Valentine, ombrageuse comme toutes les natures violentes et passionnées, ne pouvait vaincre une sorte d'envie vague et inquiète, mêlée de récriminations contre elle-même. Hélas! elle songeait à tous les éléments de sympathie et de bonheur qui se rencontraient dans l'étrange conformité de caractère qu'elle remarquait entre Florence et Michel Renaud.

V

Madame de Luceval, après être restée un moment muette et pensive comme son amie, dit à Valentine :

— Je comprends parfaitement que les divers incidents de cette première journée où tu voyais notre cousin Michel aient fait sur toi une vive impression ; tu le trouvais d'une rare beauté, son esprit était éminent, puisqu'il semblait exercer de l'influence sur l'un des hommes les plus considérables de ce temps-ci ; enfin, ce que tu savais de la délicate déférence de Michel pour sa vieille nourrice te prouvait qu'il avait un généreux cœur... Hélas ! il n'en fallait pas tant, pauvre Valentine, pour t'intéresser profondément dans la triste situation où tu te trouvais.

— Enfin... Florence... si tu ne l'excuses pas... tu conçois du moins comment ce sentiment a pu naître dans mon cœur ?

— Non-seulement je le conçois, mais je le l'excuse. Abreuvé de chagrins, d'humiliations par ton mari, ta position était si cruelle ! Comment n'aurais-tu pas cherché à t'en distraire ou à t'en consoler ?

— Je n'ai pas besoin de te dire que, toute la nuit, je pensai malgré moi à Michel... Le lendemain, dès que cela me fut possible, je courus à ma persienne, la journée était superbe ; Michel la passa comme la veille, dans la galerie, couché sur son divan, fumant, rêvant, lisant, et jouissant, comme il me l'a dit plus tard, *du bonheur de se sentir vivre* ; ce jour-là, je vis entrer chez lui un homme vêtu de noir, et portant sous son bras un large portefeuille. Je ne sais pourquoi, et toujours grâce à ma lorgnette, je devinai quelque homme d'affaires ; en effet, il tira de son portefeuille plusieurs papiers ; il se préparait à

les lire à Michel, lorsque celui-ci les prit et les signa sans même les parcourir ; après quoi l'homme d'affaires prit dans sa poche un paquet de billets de banque qu'il remit à ton cousin, en paraissant le prier de les compter, ce dont celui-ci se garda bien, témoignant ainsi sa confiance aveugle en cet homme.

— De tout ceci, il ressort, dit Florence, que notre cher cousin est fort insouciant de ses affaires.

— Hélas ! que trop... malheureusement pour lui.

— Est-ce que sa fortune ?..

— Tu sauras tout... Prête-moi encore quelques moments d'attention. Pendant cette journée, qui se passa comme l'autre dans une complète indolence, la nourrice de Michel lui apporta une lettre ; il la lut ! Ah ! Florence, jamais je n'ai vu la compassion se peindre d'une manière plus touchante sur une figure humaine ! Ses yeux se remplirent de larmes ; il ouvrit le meuble où il avait serré les billets de banque, et en donna un à sa nourrice. Le premier mouvement de cette digne femme fut de sauter au cou de Michel. Tu ne peux t'imaginer avec quelle délicate émotion il parut recevoir ces caresses presque maternelles.

— Bon et généreux cœur ! dit Florence attendrie.

— Le soleil était couché depuis longtemps, lorsque je pus m'enfermer chez moi, reprit Valentine, et revenir à ma chère fenêtre... Je cherchais Michel des yeux, lorsque je vis une jeune femme entrer dans la galerie... et courir à lui.

— Ah ! pauvre Valentine !

— Je reçus au cœur un coup violent... C'était stupide, c'était fou, car je n'avais aucun droit sur Michel... mais cette impression fut involontaire. Aussitôt je quittai ma croisée... je me jetai dans un fauteuil, et, cachant ma figure dans mes mains... je pleurai longtemps... puis je tombai dans une douloureuse rêverie ; au bout de deux heures, je crois, j'entendis soudain un prélude de piano, et bientôt deux voix, d'un ravissant accord, commencèrent à chanter le duo si passionné de Mathilde et d'Arnold dans *Guillaume Tell*.

— C'était Michel !

— Oui... c'était lui... et... cette femme !

Il est impossible d'accentuer la manière dont Valentine prononça ces mots : *Et... cette femme !*

Après un instant de pénible silence, elle reprit :

— La nuit était calme, sonore; ces deux voix vibrantes, pleines de passion, semblaient s'élever vers le ciel comme un chant de bonheur et d'amour : pendant quelque temps j'écoutai malgré moi... mais, à la fin, cela me fit tant de mal, que, sans avoir le courage de m'éloigner, je couvris mes oreilles de mes mains; puis rougissant de cette faiblesse ridicule et voulant... chercher dans la douleur même je ne sais quel charme amer... j'écoutai de nouveau; le chant avait cessé... Je me rapprochai de la persienne... les fleurs du jardin embaumaient l'air... la fraîcheur de la nuit était délicieuse... pas un souffle de vent n'agitait les arbres... une lueur affaiblie comme celle d'une lampe d'albâtre perçait à travers la transparence des stores baissés de la galerie... Le plus grand silence régna pendant quelques instants, puis j'entendis crier le sable des allées sous les pas de Michel et de cette femme; la nuit était assez claire, je les distinguai tous deux. Ils se promenaient lentement et se tenant tendrement enlacés... je refermai brusquement ma fenêtre, mes forces étaient à bout; je passai une nuit affreuse. Ah! Florence, que de passions nouvelles, violentes, terribles, éveillées en deux jours! L'amour, le désir, la jalousie, la haine, le remords, oui... le remords... car, de ce moment, je sentis qu'une force irrésistible m'entraînait à ma perte... et que je succomberais dans la lutte; tu connais l'énergie, l'ardeur de mon caractère... Cette énergie, cette ardeur... je les portai dans ce malheureux amour... Que te dirai-je?... Longtemps je résistai vaillamment... mais lorsque l'indigne et brutale conduite de mon mari m'eut exaspérée, je me crus dégagée de tous liens... et je m'abandonnai en aveugle à la passion dont j'étais dévorée.

— Au moins, tu as été heureuse, Valentine... bien heureuse...

— Ce furent d'abord les joies du ciel, quoique parfois flétries, malgré moi, par le ressouvenir de cette femme, dont Michel s'était d'ailleurs depuis longtemps séparé. C'était une cantatrice célèbre, actuellement, je crois, en Italie... Je le trouvais tel que je l'avais rêvé, esprit à la fois remarquable et charmant, cœur excellent, délicatesse exquise, enjouement et bonne humeur inaltérables... tendresse passionnée, grâce, égards, prévenances... il réunissait tout... Et cependant, cette

liaison durait à peine depuis deux mois, qu'en adorant toujours Michel, j'étais la plus malheureuse des créatures...

— Pauvre Valentine! comment cela? D'après ce que tu viens de me dire, Michel devait réunir toutes les qualités désirables pour te rendre heureuse?

— Oui, répondit Valentine en soupirant; mais toutes ces qualités étaient chez lui paralysées par un vice incurable, par...

Et madame d'Infreville tressaillit et s'arrêta court.

— Valentine, pourquoi t'interrompre? lui demanda Florence en la regardant avec surprise. Pourquoi cette réticence? Parle, je t'en conjure. N'as-tu pas en moi toute confiance?

— Ne t'en donnais-je pas une preuve par mes aveux?

— Si, oh! si, mais achève.

— Après tout, reprit madame d'Infreville en suite d'un moment d'hésitation, ma réticence, tu vas la comprendre. Eh bien! tout ce qu'il y avait de bon, d'excellent, d'élevé, de tendre chez Michel, était gâté par une apathie incurable.

— Mon défaut! dit madame de Luceval, et tu craignais de me dire cela...

— Non... non, Florence, ton indolence à toi est charmante.

— M. de Luceval n'est pas du tout de cet avis, dit la jeune femme en souriant à demi.

— Ton indolence n'a du moins, ni pour ton mari, ni surtout pour toi, aucune fâcheuse conséquence, reprit Valentine; ton indolence fait tes délices, et personne n'en souffre... Mais elle a eu chez Michel des suites fatales : d'abord il a laissé ses intérêts de fortune aller comme ils purent, ne voulant jamais prendre la peine de s'en occuper. Un homme d'affaires infidèle, encouragé par cette incurie, non content de le voler indignement, l'a jeté dans des opérations fructueuses pour lui, ruineuses pour Michel, trop indolent pour vérifier ses comptes. Que te dirai-je? A cette heure, je ne sais s'il lui reste de quoi vivre de la manière la plus humble...

— Pauvre garçon! mon Dieu! que c'est triste! Mais comment ton influence n'a-t-elle pu vaincre cette funeste paresse?

— Mon influence! reprit Valentine en souriant avec amertume, quelle influence peut-on prendre sur un caractère pareil? Raisonnements, inquiétudes, avertissements, prières, tout échoue devant cette inertie satisfaite et sereine, car, chez

Michel, jamais un mot dur ou brusque; oh! non, il recule devant l'impatience ou la colère comme devant une fatigue; toujours calme, souriant et tendre, il répond aux remontrances les plus sages, aux supplications les plus désolées, par une plaisanterie ou par un baiser... C'est en se jouant ainsi de mes conseils, de mes prières, qu'il est arrivé à une position qui m'épouvante pour lui; car ayant pu vivre jusqu'à présent dans cette incurie, dans cette oisiveté qu'il prise avant toute chose, une fois sa ruine accomplie, il sera incapable de trouver en lui assez de courage, assez d'énergie, pour sortir d'une si funeste position.

— Tu as raison... Valentine... cela est plus grave que je ne le pensais.

— Grave... oui... bien grave, reprit la jeune femme en tressaillant, car tu ne sais pas l'horrible idée qui m'obsède comme un spectre...

— Que veux-tu dire?

— Michel est un homme d'un esprit trop juste pour se faire illusion sur l'avenir; il sait bien que, son dernier louis dépensé, il n'a rien à attendre de personne et encore moins de lui-même.

— A quoi pense-t-il donc alors?

— A quoi? dit Valentine en frémissant.

Puis, ses lèvres tremblèrent, et elle ajouta d'une voix altérée :

— Il pense à se tuer...

— Grand Dieu!.. il t'a dit?..

— Oh! non, reprit Valentine avec un redoublement d'amertume et d'affliction; non, il s'est bien gardé de me dire cela... Un tel aveu m'eût amené... ce que l'on appelle une scène de ma part, des larmes, des désolations infinies... Non, non, il ne m'a pas avoué que, par paresse, il se tuerait... comme jusqu'ici il a vécu pour la paresse... mais un jour il lui est échappé de me dire en riant, comme la chose la plus simple du monde... *Heureux morts!.. Eternels paresseux!*

— Ah! Valentine... cette idée est horrible!

— Et c'est pourtant, vois-tu, avec cette idée que je vis, dit la malheureuse femme en fondant en larmes. Et cette terreur qui plane sur toutes mes pensées, sur toutes mes actions, je suis obligée de la dissimuler devant lui, car s'il me voyait

triste, préoccupée, sais-tu ce qu'il me dirait avec son tendre et gracieux sourire : « Ma pauvre Valentine, à quoi bon la tristesse? Ne sommes-nous pas jeunes et amoureux? Ne pensons qu'au bonheur... Je t'aime autant qu'il m'est possible d'aimer... je t'aime comme je puis et comme je sais aimer; accepte-moi tel que je suis... sinon, si involontairement je t'ai chagrinée, si je ne te plais plus... laisse-moi, cherche mieux, et restons amis... A mon sens, l'amour ne doit être que joie, félicité, tendresse... et repos!.. Ce doit être un beau lac, toujours frais et calme, où se reflètent les plus riantes félicités de la vie. Pourquoi l'assombrir, le troubler par des inquiétudes inutiles? Ne peut-on s'aimer *tranquillement*? Va, mon ange, jouissons en paix de notre jeunesse; celui qui a vécu en sa vie dix jours d'un bonheur complet, radieux, doit être content et mourir en disant : *Merci Dieu!!!* Nous avons vécu cent et plus de ces jours-là, ma Valentine!.. et nous en vivrons mille et davantage, s'il te plaît... car je t'adore. Ne suis-je pas trop paresseux pour être inconstant? Et puis, pourrais-je, sans effroi, songer à la peine de chercher de nouvelles amours?... » Oui, ajouta Valentine avec une animation douloureuse et croissante, pendant que Florence semblait profondément pensive. Oui, voilà comment Michel envisage l'amour! Ces alternatives de joie et de larmes, ces vagues angoisses, ces jalousies folles, mais terribles, qui, incriminant le passé... l'avenir même... bouleversent et martyrisent le cœur... oui, ces violences, ces tumultes inséparables de la passion... font sourire Michel... Ce serait pour lui une fatigue de les ressentir; moi, moi seule en suis déchirée... Son indolence... je ne puis dire son indifférence, car, après tout, il m'aime comme il sait et comme il peut aimer, ainsi qu'il le dit lui-même... son indolence en amour me navre... me révolte... me fait bondir... mais je me contiens, mais je souffre, parce que, malgré moi, je l'adore tel qu'il est; et ce n'est pas tout : Michel ne semble pas se douter des remords, des trances, des effrois qui m'assiègent chaque jour; car, pour passer des heures, quelquefois même des journées avec lui, il me faut entasser mensonges sur mensonges... me mettre presque à la discrétion de mes gens, trouver toujours de nouveaux prétextes à mes fréquentes sorties, vivre dans une agitation continuelle, et quand je rentre... ah! Florence, quand je